

TRACES DE MÉMOIRE

PÉDAGOGIE ET TRANSMISSION

n° 30

Décembre
2018

BELGIQUE - BELGIË
PP
BRUXELLES X
1/9464

**CENTRE D'ÉTUDES ET DE DOCUMENTATION
MÉMOIRE D'AUSCHWITZ ASBL**

| TRIMESTRIEL N° 30 | OCTOBRE - NOVEMBRE - DÉCEMBRE 2018
| BUREAU DE DÉPÔT : BRUXELLES X | N° AGRÉGATION P 801056



SOMMAIRE

AVANT-PROPOS/INTRODUCTION
p. 2

APPROFONDISSEMENT 1
Les Baccarne et les Deschepper,
histoire d'une famille séparée
par une ligne de front
p. 4

APPROFONDISSEMENT 2
La Première Guerre mondiale
redessine les cartes d'Europe
(et celles du monde)
p. 10

CHRONOLOGIE
p. 14

INTERROGATION
Réfugiés, apatrides et
mouvements de populations
p. 16
+ fiche pédagogique p. 17

SAVIEZ-VOUS QUE...
... pendant la Première Guerre
mondiale, près de 60 000 Juifs
ont servi dans les
armées allemandes ?
p. 18

PORTFOLIO
p. 20

RÉFLEXION
Comment « lire » un monument
p. 22

AUSCHWITZ
La naissance de la caserne
militaire à Zasole
p. 24

VARIA
p. 26

Éditeur responsable
Henri Goldberg
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Rue aux Laines 17/Boîte 50 - 1000 Bruxelles



© DR

Nouvelles frontières

— Cette année, nous commémorons la fin de la Première Guerre mondiale. Dans ce numéro, qui a vu le jour avec l'aide du musée In Flanders Fields, nous revenons sur cette période d'après-guerre au cours de laquelle de nouvelles frontières ont été tracées.

Chère lectrice, Cher lecteur,

Personne ne peut l'ignorer : 2018 est l'année de commémoration de la fin de la Première Guerre mondiale.

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz se doit d'être présente, en partant d'une autre perspective, qui n'est pas pour autant dénuée d'intérêt. Nous souhaitons profiter des commémorations pour rappeler à chacun que la période qui suivit la fin de la Première Guerre mondiale se caractérise par le durcissement de la pensée nationaliste xénophobe.

Le dénouement de la Première Guerre mondiale sonne le glas d'une certaine vision impérialiste du monde : des États disparaissent, d'autres se créent. Ces bouleversements auront un impact significatif sur la géographie européenne (et mondiale). Les cartes sont rebattues, au propre comme au figuré. De nouvelles frontières sont tracées, avec toutes les conséquences qui en découlent.

Ce numéro a été rédigé en collaboration avec le musée In Flanders Fields. Au nom de toute l'équipe, nous les remercions pour ce travail conjoint et nous vous souhaitons une lecture enrichissante. ■

Frédéric Crahay
Johan Puttemans

Rédacteurs en chef
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduit par Ludovic Pierard



© Wendy White

Une brève introduction

In Flanders Fields est un musée centré sur l'**être humain**, également en temps de guerre. C'est pourquoi l'histoire de la Première Guerre mondiale y est racontée par le biais de témoignages personnels. La génération qui a connu ce conflit ayant aujourd'hui disparu, son dernier témoin est le **paysage**. C'est pourquoi le « musée intérieur » resserre fortement ses liens avec le « musée extérieur », à savoir les cimetières, les monuments et les vestiges de guerre.

In Flanders Fields sert d'**introduction** à la Première Guerre mondiale et la guerre de positions dans le Westhoek en particulier. Il est une première étape pour les personnes qui se rendent précisément dans le Westhoek flamand pour en apprendre plus sur le thème de la Première Guerre mondiale. Le parcours du musée présente le front de la plage de Nieuport à la Lys, près d'Armentières, y compris donc le secteur belge et le morceau de territoire de la commune de Comines-Warneton.

On y découvre quatre ans de guerre dans le Westhoek, mais aussi cent ans de commémoration / traitement de ces événements, à nouveau en relation avec le paysage actuel, avec en filigrane l'idée que l'attention

↓ Wendy White, *Poppies and Soldier*
Painting 2017.



portée à cette guerre du passé exige de s'intéresser aussi à la gestion actuelle des conflits.

Une visite ne s'apparente toutefois pas à une leçon d'histoire. Le musée In Flanders Fields ne raconte pas toute la Première Guerre mondiale, mais il la présente tel qu'elle peut être exposée au moyen de sa collection : des objets, des images, des personnes et des récits en lien avec l'endroit où il se trouve. Ypres n'est pas Bruxelles et la Belgique n'est pas la Grande-Bretagne, l'Allemagne ou la France, ni aucun autre État impliqué dans la Première Guerre mondiale.

Il existe cependant un lien réel entre ce musée et plus de soixante pays impliqués dans le conflit. Des millions de personnes sont venues pour prendre part à des combats, souvent sans issue. Beaucoup sont tombées ici, où elles sont enterrées et commémorées jusqu'à ce jour. Ypres et toute la région du front restent intimement liés dans la mort et le souvenir à chacun des pays d'où provenaient des soldats, et parfois même des civils. Dans cette ville, la perspective est d'abord celle du front et des victimes. C'est également la nôtre, même si nous savons que d'autres sont tout aussi importantes : celle des territoires sous occupation militaire, des pays d'origine, de l'échelle géopolitique d'un premier conflit mondial. Mais à Ypres, c'est l'image de la destruction engendrée par la violence qui a touché les hommes et la terre qui prime.

L'exposition permanente du musée In Flanders Fields montre les ravages de la guerre, comment les plaies ont ensuite été pansées et ce qu'il en reste. Le paysage du Westhoek belge est marqué par les tombes, les monuments commémoratifs, les vestiges et la reconstruction (presque) complète d'une ville et d'une région. Vu les nombreuses traces visuelles et les nombreux contacts internationaux, les personnes qui y vivent aujourd'hui sont bien conscientes de la responsabilité qui leur incombe face à ce chapitre de l'histoire mondiale. L'objectif du musée est de partager cette histoire commune entre les habitants (anciens et nouveaux) et les visiteurs. L'exposition permanente nous montre les traces de la guerre et évoque une partie de son histoire. Ce n'est pas un hasard si elle est présente dans les Halles aux draps, d'abord détruites puis reconstruites avec soin. Ce n'est pas un hasard si le visiteur peut admirer la ville et une grande partie de l'ancien front depuis le beffroi. Ceux qui sont jadis venus du monde entier jusqu'ici nous accompagnent à travers des images, des objets, des textes et des exposés qui montrent à quel point cette guerre continue à nous influencer aujourd'hui et fait de nous ce que nous sommes, en tant qu'êtres humains, européens, citoyens du monde. ■

Dominiek Dendooven

Chercheur scientifique
In Flanders Fields Museum
Traduit par Ludovic Pierard

© IFFM



Famille de Petrus Baccarne et Sylvie Deschepper, 1920. De gauche à droite : Gaston, Octave, Petrus, Emandie, Maurice, Albert, Sylvie, Jérémie.

© IFFM



Famille de Désiré Deschepper et Marie-Louise Capelle. Debout, de gauche à droite : Octave, Oscar, Jules et Remi. Assis, de gauche à droite : Julia, Désiré, Marie-Louise, Achille.

fosse à purin (nettoyée) de leurs animaux, qu'ils ont aménagée en véritable tanière. Le tumulte des combats résonne toujours en arrière-plan. Lorsqu'il devient clair, au début du mois de décembre 1914, que le front d'Ypres est devenu une impasse, les Allemands et les Alliés se préparent à un état de siège de longue durée. Dans la zone militaire, il n'y a pas de place pour les citoyens qui habitent trop près du front et qui doivent donc être évacués. La famille de Petrus Baccarne déménage à la rue d'Ypres à Staden : Petrus et Sylvie, Gaston, Octave, Jérémie et Maurits. Emandie, leur fille aînée, travaillait déjà à Bruxelles comme employée de maison avant la guerre. Elle y restera pendant toute la durée du conflit.

À Staden, les Baccarne font pour un mieux, malgré tout. Ils y mènent une existence relativement calme et les enfants peuvent même fréquenter l'école. Comme Staden est située à proximité du front, bien qu'à une distance relativement sûre, de nombreuses troupes allemandes y séjournent, au repos ou en réserve. Jef Baccarne, fils de Maurice Baccarne, se rappelle encore quand son père racontait le survol des avions, les Allemands qui se divertissaient, et les grandes cargaisons de cylindres métalliques qu'il voit un jour arriver à la gare. Âgé d'une dizaine d'années, Maurice ne peut alors comprendre qu'il s'agit des fameux réservoirs de gaz qui vont servir à la première attaque au

gaz à grande échelle de l'histoire, le 22 avril 1915, au nord d'Ypres.

La situation va encore changer au cours de l'été 1917. Les Alliés ont prévu de lancer leur grande offensive de l'été dans la région d'Ypres, dans l'espoir de forcer une percée. Pendant les préparatifs, les positions allemandes et l'arrière-pays du saillant d'Ypres sont pilonnés pendant des semaines. Staden se trouve à portée de tir de l'artillerie alliée et les Allemands décident d'évacuer toute la zone pour optimiser les défenses de leur position. Avec de nombreuses autres familles, Petrus, Sylvie et leurs enfants sont de nouveau évacués, cette fois-ci en direction d'Alost. Ils arrivent fin juillet à la gare de la ville, où ils sont réceptionnés pour être transportés à Moorsel.

© IFFM



La dernière année de guerre

À Moorsel, les Baccarne doivent une fois de plus s'intégrer dans un nouvel environnement. Pour eux, ce sera plus facile que prévu, car ils ont la chance de pouvoir compter sur des voisins compréhensifs. Dès septembre 1917, le petit Maurice retourne à l'école. Au cours de cette période, il commence à tenir un cahier de dessins, où il rassemble toutes sortes d'impressions : des souvenirs des périodes de Poelkapelle et de Staden (la ferme, un soldat français, un avion éclairé par des projecteurs...), ainsi que les façades de la maison de Moorsel, ou encore des cartes et des dessins qu'il copie de ses livres scolaires.

Toutefois, la vie à Moorsel est dure, comme dans toutes les

© IFFM



↑ École communale de Staden, année scolaire 1916-1917, avec Octaaf Baccarne au centre de la rangée inférieure (indiqué par un rond), et Maurice Baccarne au milieu de la rangée centrale (marqué d'une croix).

← Dessin de Maurice Baccarne, période 1917-1918.

Gaston Baccarne ↓



© IFEM

autres communes de l'*Etappen-gebiet*, à savoir l'espace situé à l'arrière de la « zone militaire » (le front) qui, pour les Allemands, doit être entièrement dédié « au soutien » de la *Militärgebiet* (ce qui veut dire qu'il doit être pressé comme un citron). Les conditions de vie deviennent épouvantables à la fin de l'année 1917, avec une pénurie de denrées alimentaires, de médicaments et de combustibles. Il n'y a pas qu'en Allemagne que le blocus maritime imposé aux Allemands par les Britanniques commence à produire ses effets, il étend également son ombre sur les territoires occupés. Tous les biens disponibles doivent d'abord profiter aux militaires, puis seulement après aux citoyens. Au cours de cette période, Maurice Baccarne souffre d'un trouble de la croissance dont il portera les séquelles tout au long de sa vie.

Mais ce n'est pas tout. Pour compenser le manque croissant d'hommes dans les armées allemandes et les rangs des ouvriers, les Allemands introduisent en octobre 1916 le travail obligatoire pour les jeunes hommes dans les territoires occupés. Ils y ont détecté un « réservoir inépuisable de main-d'œuvre » : du travail bon marché pour aménager des routes, des voies ferrées, des positions de défense, etc. C'est ainsi que Gaston Baccarne est à son tour arrêté à l'automne 1917

pour servir comme « *Zivilarbeiter* » derrière les lignes allemandes. Les conditions de travail, dures et épouvantables, auront de lourdes conséquences sur la santé de Gaston, qui sera renvoyé pour maladie à maintes reprises. Il sera malgré tout encore réquisitionné à différentes périodes en 1918 pour le travail obligatoire, jusqu'à ce qu'il soit finalement révoqué en octobre de la même année.

Entretemps, la guerre est arrivée à un stade où elle tourne définitivement à l'avantage des Alliés. Les offensives allemandes du printemps, et leurs soubresauts jusqu'à l'été 1918, ont pu être stoppés et les contre-offensives repoussent désormais les Allemands, pas à pas. Fin septembre 1918, les Alliés lancent une offensive de grande ampleur sur plu-

sieurs fronts, dont la Belgique. Ce qu'on appellera plus tard l'offensive finale ou de la libération est déclenchée le 28 septembre 1918 le long d'un front partant du sud de Dixmude jusqu'à la frontière franco-belge, avec une armée composée de troupes belges, françaises et britanniques, rejointes plus tard par des Américains. Albert Baccarne, le fils aîné de la famille de Petrus et Sylvie, est toujours en vie. À l'aube du 28 septembre, il est prêt à attaquer. Son unité, le 2^e régiment de carabiniers, est stationnée au sud de Poelkapelle. Il ne se trouve qu'à trois petits kilomètres de la maison de ses parents ! Mais après quatre ans de guerre, la région est devenue méconnaissable. Le premier jour de l'offensive finale, est une réussite, mais par-

↓ « Ici Poelkapelle », 12 décembre 1918.



© IFEM

↓ Albert Baccarne (indiqué par une croix) à l'hôpital de campagne L'Océan 2, Vinkem, octobre 1918.



© IFFM

ticulièrement sanglante. Le 28 septembre 1918 reste gravé comme le jour le plus meurtrier dans l'histoire de l'armée belge. Plus de mille hommes perdent alors la vie. Les jours suivants, les combats se poursuivent, acharnés, avec à chaque fois de lourdes pertes, également au sein du 2^e régiment de carabiniers. Entre le 29 septembre et le 1^{er} octobre 1918, 74 hommes de l'unité tombent, 145 sont portés disparus et 407 sont blessés, dont Albert Baccarne. Cent ans plus tard, son fils, Robert Baccarne (93 ans), raconte : « L'unité de mon père faisait partie de la deuxième vague d'assaut. À un moment donné, alors qu'ils marchaient pour rejoindre leurs positions d'attaque, ils ont été pris sous le feu de mitrailleurs. Une balle a transpercé le genou droit de mon père, qui s'est affalé sur son genou gauche. Il a eu de la chance, car si le tir avait été un rien plus haut... Le commandant qui marchait à ses côtés a été tué sur le coup. »

Albert Baccarne est mis en sécurité par plusieurs soldats, qui l'installent à côté d'un bunker allemand qui vient d'être pris. La nuit, lorsque la bataille se calme, on vient le chercher pour l'évacuer dans l'arrière-pays, d'abord dans un poste de premiers secours de Poelkapelle, puis à l'hôpital de campagne L'Océan 2 à Vinkem. Quelques semaines plus tard, le 11 novembre 1918, l'armistice est signé. Albert se trouve alors à La Panne, dans l'implantation principale de l'hôpital de la Croix-Rouge, L'Océan...

La guerre est finie ? Où sont les autres ?

Entretemps, les familles Baccarne et Deschepper sont séparées depuis plus de quatre ans. Pendant la guerre, des échanges de courrier difficiles et réduits au strict minimum (sorties et entrées sporadiquement en fraude en passant par les Pays-Bas, l'Angleterre, la France...) ont

permis de savoir qui se trouvait plus ou moins où. Emandie Baccarne, la sœur aînée qui vit à Bruxelles, fut une plaque tournante importante dans ce réseau. Fin novembre 1918, après l'armistice, une correspondance intense se met en place entre différents descendants de deux familles, entre les « réfugiés » et les militaires, sur le terrain ou à l'hôpital. Pendant tout ce temps, Petrus et Sylvie ignorent comment vont leur fils Albert et les Deschepper, dont ils savent cependant qu'ils vivent en exil en France. Au cours de cette période de correspondance animée, Julia Deschepper, la fille cadette de la famille de Désiré Deschepper, joue un rôle important. Elle demande les adresses de chacun et les transmet à tout le monde. Dans une lettre du 31 décembre 1918, écrite depuis Plouyé (en Bretagne), où elle est réfugiée, elle résume avec précision les pérégrinations des Deschepper depuis cette journée dramatique du 20 octobre 1914.



© IFFM



© IFFM

↑
Lettre de Julia Deschepper
envoyée de Plouyé (Normandie) à
Petrus Baccarne et Sylvie Deschepper à
Moorsel, le 31 décembre 1918.

← Julia Deschepper.

En voici un extrait :

« Le 20 octobre 1914, nous sommes partis de la maison, en pensant que ce ne serait que pour quelques jours. Nous avons tout caché et enterré : argent, vêtements, papiers... nous avons encore nourri les bêtes, emporté quelques couvertures et vêtements, assez pour quelques jours, puis nous sommes partis avec notre cheval et notre charrette. Il y avait quatre autres familles.

Nous sommes partis en direction de Reninge, où nous avons vécu pendant sept mois chez Eugénie et Leo Six, entre Woesten et Oostvleteren. Il y avait cinquante autres réfugiés avec nous. Nous dormions un peu partout, dans le grenier, dispersés dans la maison, nous devions tout acheter nous-mêmes, à manger pour nous et pour les bêtes, et après deux mois, nous n'avions plus d'argent. Nous avons dû emprunter ! Nous ne voulions pas vendre notre cheval, car nous pensions toujours pouvoir retourner à la maison. Mais nous n'avons pas eu le choix, nous l'avons quand même vendu, avec une perte de 100 francs.

Beaucoup de soldats erraient aussi là-bas à l'époque, et la 'maladie' hantait la région. De nombreux civils ont dû s'en aller. Nous sommes alors partis vivre en France, près de Caëstre. Nous y louions une petite maison avec une autre famille du côté maternel. Nous y étions depuis à peine trois semaines qu'une troupe d'Anglais est arrivée et que nous avons de nouveau dû prendre la route ! Ils nous ont évacués avec des voitures, nous avons dû abandonner presque tout, nos ustensiles, notre charrette... nous avons voyagé en train pendant quatre jours et quatre nuits... pour arriver ici, en Bretagne. C'est une contrée misérable, pour les hommes et les bêtes, mais la terre se travaille bien. »

Au cours de la guerre, trois frères de Julia seront réquisitionnés pour rejoindre l'armée belge. Le 28 septembre, lors de l'offensive finale, l'un d'eux se serait même trouvé à 500 mètres d'Albert Baccarne. Tous ont survécu à la guerre.

Que réserve l'avenir après une guerre ?

Alors qu'en France, on négocie la paix, les frontières et un nouvel ordre mondial, des millions de personnes attendent avec anxiété ce que leur réserve l'avenir. Les Deschepper se trouvent toujours en Bretagne. Leurs fils qui servent dans l'armée sont passés par le Westhoek, dont ils ont pu voir l'état. Ils font clairement savoir que la région est totalement dévastée et n'offre que peu de perspectives. En France par contre, notamment en Bretagne et en Normandie, plusieurs fermes sont « vides » et les champs « attendent des mains flamandes pour les travailler. » Après la démobilisation en 1919, les Deschepper retournent dans l'Hexagone pour retrouver leurs parents Désiré et Marie-Louise Capelle.

À Moorsel, la famille de Petrus et Sylvie Baccarne réfléchit également à la possibilité de rentrer dans sa région natale. Eux aussi ont entendu dire que plus grand-chose ne tient debout dans les « Verwoeste Gewesten », les contrées dévastées. Leur situation est cependant pire que celle des Deschepper en France. De par ses blessures aux genoux, Albert Baccarne est devenu invalide de guerre, ce qui l'oblige à exercer un métier assis. Il a pu suivre une formation de cordonnier aux frais de l'armée. Son plus jeune frère, Maurice, a souffert d'un problème de croissance, ce qui l'oblige également à choisir un métier assis. Il entre en apprentissage chez Albert et devient aussi cordonnier. Pour Gaston Baccarne, le frère qui était revenu très malade à la maison après ses

Nous adressons nos plus vifs remerciements à Jef Baccarne, fils de Maurice Baccarne, et Robert Baccarne, fils d'Albert Baccarne, qui ont partagé leur histoire et leurs archives familiales. Le récit est disponible dans une version plus longue et animée dans le cadre de l'exposition temporaire To End All Wars? Un bilan de la Première Guerre mondiale (Ypres, 27 octobre 2018 – 15 novembre 2019).

périodes de *Zivilarbeiter*, la situation dégénère rapidement. Fin janvier 1919, il succombe aux conséquences d'une double pleurésie « en exil » à Moorsel. Il fut ainsi l'une des quelque 8 000 victimes civiles qui perdront la vie des suites du travail obligatoire effectué pour les Allemands. Avec un fils décédé et deux invalides, il est exclu que Petrus Baccarne, qui a pris un sacré coup de vieux, exerce à nouveau le métier de fermier. Mais la famille continue à espérer un retour dans sa région natale. L'occasion se présente finalement en 1922, lorsque Petrus reçoit l'opportunité de louer une maison du programme de reconstruction, où est installée la cordonnerie d'Albert et Maurice, les deux invalides. Tout le monde met la main à la pâte et, lentement mais sûrement, les Baccarne rebâtissent leurs vies.

De leur côté, les Deschepper décident de s'installer définitivement en France, où ils estiment avoir plus d'opportunités et de chances. Ils dénichent quelques fermes inoccupées en Normandie (la guerre a coûté la vie à 10 % de la population masculine française), où ils se construisent de nouvelles vies... et deviennent français.

Une guerre qui ne s'efface jamais

Une ligne de front qui a séparé deux familles en octobre 1914 a donc pour conséquence finale qu'une branche devient française, tandis que l'autre demeure flamande. Ils resteront néanmoins en contact, comme c'est d'ailleurs toujours le cas aujourd'hui. La génération qui suit celle de la guerre grandit



↑ Réunion familiale en France regroupant les descendants des familles Baccarne et Deschepper, 2009.



Paysage dévasté près de Poelkapelle, 1918. ↓

avec les récits et les cicatrices de leurs parents, sans oublier, pour la branche restée dans le Westhoek, les traces indélébiles dont la guerre a imprégné le paysage. Quelques « enfants » sont toujours en vie. Ils ont préservé et perpétué l'histoire de la famille de différentes façons. Robert Baccarne, le fils d'Albert, deviendra maître d'école et racontera l'histoire de la Première Guerre mondiale à plusieurs générations de jeunes. Celle de sa famille et les souvenirs de parents lui serviront alors de boussole. Lors de ses temps libres, Robert étudie intensivement le passé de guerre de sa région, sur lequel il écrira au total cinq livres.

Jef Baccarne, fils de Maurice Baccarne, apprend également l'histoire de son père, de son oncle et de la « famille française » dès son plus jeune âge. En hommage aux cordonniers de sa famille, il choisit lui-même à seize ans le métier de cordonnier, qu'il apprend de son père. Au

début des années 2000, il devient président de la Confédération européenne de la Chaussure, fonction qui lui permettra de rassembler de nombreuses personnes par-delà les frontières. À l'instar de son cousin Robert, il recueille au fil des ans de nombreux courriers et photos des familles Baccarne-Deschepper. Avec sa sœur Anna, il est un des moteurs qui cherchent à réunir les différentes générations de Baccarne et Deschepper, flamandes et françaises, pour maintenir le contact et transmettre l'histoire de leur famille.

Cette histoire n'en est qu'une parmi des centaines de milliers d'autres, vécues par de simples Belges et Européens dont la vie sera marquée à jamais par la Première Guerre mondiale. ■

Pieter Trogh

Chercheur scientifique
In Flanders Fields Museum
Traduit par Ludovic Pierard

LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE REDESSINE LES CARTES D'EUROPE (ET CELLES DU MONDE)

Une rupture avec l'ancien monde

Lors de la Première Guerre mondiale, un ancien ordre mondial éclate brutalement et des certitudes familières sont brusquement remises en cause. Le continent européen a tremblé sur ses fondations et les vibrations ont été ressenties bien au-delà. Les traces de destruction que cette première guerre industrialisée a laissées, visibles et invisibles, sur le front ou loin à l'arrière et à travers toutes les catégories sociales, sont inédites. L'Europe sombre dans une profonde crise politique, économique, sociale, spirituelle et démographique. Non seulement des millions de militaires et de civils sont morts, sans compter les innombrables personnes souffrant de traumatismes physiques ou psychiques, mais en outre, les quatre grands empires se sont effondrés : l'Empire allemand, la double monarchie austro-hongroise, l'Empire russe des Tsars et l'Empire ottoman.

Le vide du pouvoir ainsi laissé à certains endroits ouvre la voie à d'autres noms, de nouveaux modes d'administration et des idéologies modernes. En 1917, Lénine a mené la prise de pouvoir socialiste en Russie. Ses idées

portent en elles une perspective internationale. Peu de temps après, en janvier 1918, le président américain Woodrow Wilson dévoile au monde son légendaire « programme en quatorze points », où le principe de l'autodétermination des peuples joue un rôle central. Cette pensée donne de l'espoir à de nombreuses minorités, mais attise dans le même temps un large éventail de sentiments nationalistes. L'écrivain hongrois Joseph Roth abordera avec justesse cette période dans son roman classique *Radetzkyarsch* (1932) : « Tous les peuples créeront leur propre vilain petit État [...] Le nationalisme est la nouvelle religion. »

La conférence de la paix de Paris en 1919

Au cours du premier semestre de l'année 1919, des délégations issues de 29 pays se rassemblent à Paris pour y discuter d'un nouvel ordre mondial. Les négociateurs, qui font tous partie des « vainqueurs » du conflit, sont confrontés au lourd défi de trouver une solution politique et pacifique à un désordre inédit : l'effondrement des empires con-

tinents en Europe. Les attentes sont grandes, mais on craint aussi d'être fortement déçu. Le Premier ministre français, Clemenceau, aurait noté à l'époque qu'il était plus facile de faire la guerre que d'instaurer la paix.

Chaque pays, ou plutôt chaque « peuple » s'est en effet présenté à Paris avec son propre recueil d'exigences. Leurs aspirations reposent sur des intérêts géopolitiques ou économiques, les principes élastiques du droit à l'autodétermination, une soif pure et dure de pouvoir et d'extension du territoire, et l'envie des gagnants de prendre leur revanche sur les perdants. Il est également frappant de voir à quel point les parties concernées profitent de l'occasion pour rectifier des « injustices historiques » remontant bien avant 1914.

C'est ainsi que le Premier ministre italien Orlando contrera un argument d'un adversaire qui se référerait à une frontière de 1815 par la remarque suivante : « Mais si on suit ce raisonnement, nous devrions revenir aux frontières de l'ancien Empire romain, ce qui veut dire que nous avons droit à [...] »

La Belgique aussi se distingue assez bien en la matière. Pays



À Paris, des dizaines de commissions spécialisées sont créées pour étudier, sur la base de toutes sortes de critères tels que la culture, l'ethnicité, la religion, la langue, les liens historiques... de nouvelles frontières pour les États successeurs, entraînant parfois les traits de plume les plus absurdes sur les cartes. En coulisses, ce sont néanmoins les « Trois Grands », à savoir la France, la Grande-Bretagne et les États-Unis, qui tracent les lignes. Certaines situations sont réglées sur le terrain par la violence. Dans les deux cas, le résultat s'avérera dramatique pour l'avenir.

© IFEM

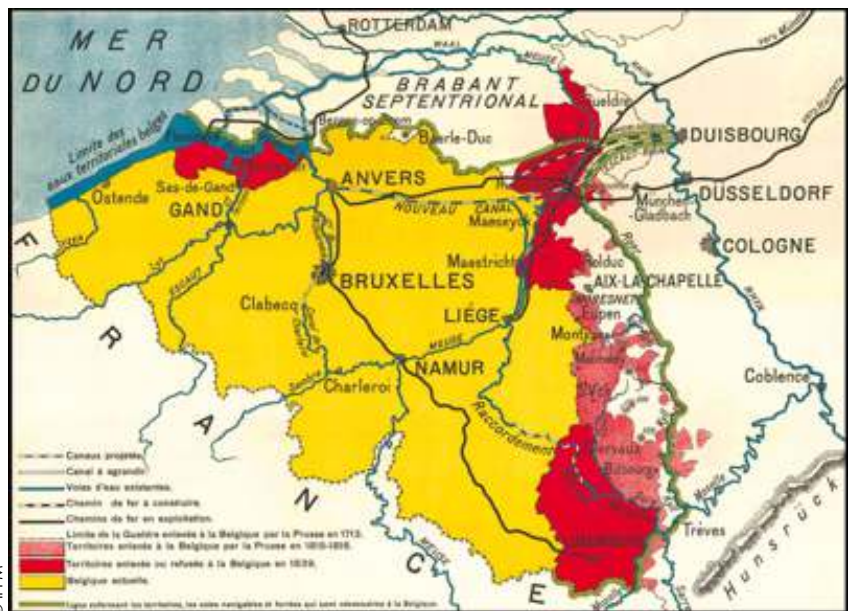
↑ « Peace Map of Europe », destinée au public pour suivre plus facilement les évolutions pendant la conférence de la paix de Paris.

Cinq traités

Le premier traité de paix, et le plus connu, qui sort de la conférence de Paris est signé le

« victorieux » et durement touché, elle a jeté son dévolu sur la Flandre zélandaise et revendique une possession complète de l'embouchure de l'Escaut (pour renforcer encore les intérêts du port d'Anvers), le Limbourg néerlandais (pour pouvoir développer la liaison de l'industrie liégeoise avec la région du Rhin et de la Ruhr) et le Grand-Duché de Luxembourg (pour profiter de meilleurs débouchés dans le sud de l'Allemagne, en Alsace-Lorraine, en Suisse et en Italie). La Belgique remet ainsi sur la table les frustrations du traité conclu avec les Pays-Bas en 1839, dans le cadre duquel elle n'avait pas obtenu ces régions. Ce que l'on sait moins, c'est que la Belgique a également flirté avec un mandat sur la Palestine pendant tout un temps, avant et pendant la conférence de paix.

Carte de « La plus grande Belgique », montrant les territoires revendiqués par la Belgique après l'indépendance de 1830. Depuis le rejet de leurs accords (traité avec les Pays-Bas de 1839), les Belges entretenaient des ressentiments à ce propos. Ils mirent de nouveau la carte sur la table à Paris en 1919.



© IFEM

28 juin 1919 à Versailles entre les Alliés et l'Allemagne. Il compte 440 articles, dont deux deviendront légendaires, à savoir celui qui rend l'Empire allemand entièrement responsable de la guerre et celui qui, par conséquent, lui présente la facture pour la totalité des réparations (articles 231 et 232). Des morceaux de l'ancien empire et ses colonies sont attribués à d'autres (nouveaux) pays, comme les Cantons de l'Est à la Belgique, le Schleswig au Danemark, la Prusse occidentale à la Pologne, l'Alsace-Lorraine à la France, des parties de la Haute-Silésie à la Pologne et à la Tchécoslovaquie, etc. Au total, l'Allemagne perd 13 % de son territoire et 6,5 millions d'habitants. Le montant total des réparations est finalement fixé à 132 milliards de marks-or. D'éminents économistes fustigent la folie de ce règlement pour la reconstruction de l'Europe. La première conséquence sera une hyperinflation en Allemagne. Ce thème deviendra récurrent dans la rhétorique nazie des années 1920 et 1930. Cent ans après, les historiens sont assez d'accord pour dire que Versailles fut un traité fâcheux et revancharde, qui avait suscité énormément de mécontentement. Mais il ne fut pas le seul : entre septembre 1919 et août 1920, les vainqueurs imposent encore quatre autres « traités de paix » aux perdants de la Première Guerre mondiale.

Le sort de l'ancienne double monarchie austro-hongroise est scellé dans les traités de Saint-Germain-en-Laye (le 10 septembre 1919 avec l'Autriche) et de Trianon (le 4 juin 1920 avec la Hongrie), qui signent le démantèlement de l'Empire des Habs-

→
Réfugiés de la guerre
gréco-turque dans leur
camp situé près du temple de
Thésée, à Athènes, en 1922.



© IFM

bourg en deux États croupion, l'Autriche et la Hongrie. Les traités donnent naissance à de nouveaux États, comme la Tchécoslovaquie et le Royaume des Serbes, des Croates et des Slovènes, qui deviendront plus tard la Yougoslavie. Un élément frappant est que l'Autriche « occidentale » est punie moins durement que la Hongrie, où une révolution communiste a éclaté en 1919. La Hongrie doit céder près de 70 % du territoire qu'elle contrôlait auparavant, et 59 % de sa population. Elle perd ses matières premières, ses ressources, ses débouchés, son port maritime (Fiume), son armée et les frontières naturelles qui la protégeaient.

En outre, le pays est submergé de réfugiés hongrois chassés des territoires perdus par des épurations ethniques. Le « traumatisme de Trianon », resté en travers de la gorge de plusieurs générations de Hongrois, perdure jusqu'à aujourd'hui.

Alliée de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie est également punie avec une dureté exceptionnelle. Elle perd au total 11 000 km², dont la Thrace

occidentale, Dobruja et plusieurs zones frontalières stratégiques à l'ouest, comme Strumica, Bosilegrad, Dimitrovgrad et Tsaribrod. Le traitement réservé à ces régions montre clairement que le droit à l'autodétermination des peuples était appliqué de façon très arbitraire, et surtout au profit des « vainqueurs », étant donné que la population de ces régions était essentiellement bulgare. Le cas de l'Empire ottoman sera le dernier à être traité. Alors que les débats sur le sort réservé à l'empire millénaire s'enflamment à Paris, plusieurs acteurs du côté allié prennent l'initiative d'occuper des régions turques. En 1919, la Grèce lance une campagne à travers l'Anatolie occidentale, tandis que l'Arménie tente d'établir un État indépendant et que l'Italie et la France réclament un mandat sur de grandes parties de la Turquie. La signature du Traité de Sèvres, le 10 août 1920, entre les Alliés et un sultan turc affaibli, confirme le pouvoir colonial britannique et français dans les régions arabes. L'Empire ottoman est démembré et se voit imposer le paiement d'énormes réparations.



Combats opposant les troupes bolchéviques russes à leurs opposants, situation en février 1919.

© IFFM

Le Traité de Lausanne

Les revendications alliées se heurtent toutefois aux intérêts d'un grand mouvement nationaliste turc rassemblé par Mustafa Kemal. Le Traité de Sèvres ne sera jamais accepté et, durant la guerre gréco-turque (1919-1922), les Turcs parviennent à abroger ses conditions grâce à une lutte acharnée sur le terrain. Mustafa Kemal « Atatürk » apporte la stabilité en Turquie et négocie un nouveau traité, conclu à Lausanne le 24 juillet 1923, qui annule les réparations à payer et rend aux Turcs des zones proches d'Istanbul, de Gallipoli et d'Izmir. L'indépendance de l'Arménie est abolie et les aspirations kurdes sont balayées de la table. Atatürk pose les bases de la Turquie moderne et Lausanne est un triomphe diplomatique pour lui et son pays.

Ces événements illustrent à merveille la façon dont les frontières furent fixées dans plusieurs parties d'Europe centrale et de l'Est. Alors que l'on négocie et que l'on trace des lignes sur des cartes à Paris, des combats violents se poursuivent sur le terrain, poussés par la révolution bolchévique et les aspirations à l'autodétermination dans plusieurs pays, comme la Pologne, les États baltes et l'Ukraine. Les guerres civiles, dont les comptes

seront réglés bien des années plus tard, feront encore des centaines de milliers de victimes. Celle de Russie donne naissance en décembre 1922 à l'Union soviétique, qui sera reconnue en 1924 par la communauté internationale. Près de cinq ans après la fin de la Grande Guerre à l'ouest, un nouvel ordre mondial est enfin établi. Au total, 60 millions de personnes ont changé de nationalité, dont 25 millions sont devenues une minorité dans leur propre pays.

Les différents traités se voulaient être des « traités de paix », mais dans les faits, ils portent chacun en eux les germes de nombreux conflits qui éclateront au cours du 20^e siècle. À l'instar de celui de Versailles, les autres « règlements » ont aussi engendré des traumatismes qui vont proliférer pendant des décennies et alimenter la haine et la frustration. Dans ce contexte, il est intéressant de mentionner un des articles du Traité de Lausanne. Dans le sillage de la guerre gréco-turque, est entériné un véritable « échange de populations ». Une des traductions (et conséquences) du principe du droit à l'autodétermination des peuples est l'ambition d'établir dans l'Europe de 1918-1923 des États nationaux ethniquement homogènes. Ce qui signifie, dans le cas de la Grèce et de la Tur-

quie, qu'environ 1,2 million de chrétiens orthodoxes qui vivaient en Turquie sont échangés contre quelque 400 000 « musulmans des Balkans ». Sur cette question, le Traité de Lausanne valide une « Convention sur l'échange obligatoire de populations ». Des États acquièrent ainsi le droit juridique d'expulser une grande partie de leurs citoyens sur la base d'une « différence » (race, religion, ethnicité...). Le monde découvrira la portée de cette mesure entre 1923 et 1945.

Ces dernières années, les commémorations du centenaire de la Première Guerre mondiale ont fortement insisté sur « la guerre des tranchées de 1914-1918 ». Le 11 novembre 2018, le conflit sera « du passé » pour de nombreuses instances et amateurs. Dans un certain sens, les années qui suivirent la guerre sont toutefois peut-être plus intéressantes pour le chercheur que les années de guerre elles-mêmes, car l'établissement d'un nouvel ordre mondial eut des conséquences extrêmes. Il est impossible de comprendre l'histoire du 20^e siècle (et même du 21^e) sans connaître celle de la Première Guerre mondiale. Nous ne pouvons qu'espérer que cette période bénéficiera également de l'attention qu'elle mérite d'un large public.

Dans ce cadre, le musée In Flanders Fields joue les précurseurs en proposant une exposition temporaire intitulée *To End All Wars? Un bilan de la Première Guerre mondiale* (Ypres, 27 octobre 2018 – 15 novembre 2019). ■

Pieter Trogh

Chercheur scientifique
In Flanders Friends Museum
Traduit par Ludovic Pierard

FIN ET SUITES PROBLÉMATIQUES DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

- 17 décembre 1917** Armistice sur le front de l'Est. Deux jours après la signature d'un cessez-le-feu entre les nouveaux dirigeants soviétiques en Russie et les Puissances centrales (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie et Empire ottoman).
- 3 mars 1918** La paix de Brest-Litovsk est signée entre les Soviétiques et les puissances centrales. Une paix semblable entre en vigueur le même jour entre l'Ukraine et les Puissances centrales.
- 29 septembre 1918** Armistice (de Salonique) signé entre la Bulgarie et les Alliés. Fin de la guerre dans les Balkans.
- 31 octobre 1918** Armistice (de Mudros) signé entre l'Empire ottoman et les Alliés. Fin de la guerre au Moyen-Orient.
- 4 novembre 1918** Armistice de Villa Giusti signé entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie. Fin de la guerre sur le front italien.
- 11 novembre 1918** Armistice signé sur le front de l'Ouest : cessez-le-feu réduisant enfin les armes au silence après quatre ans.
- 28 juin 1919** Traité de Versailles signé entre l'Allemagne et les Alliés, considéré officiellement comme la fin de la Première Guerre mondiale. L'Allemagne est condamnée à payer de lourdes réparations et la création d'une Société des Nations est envisagée.
- 10 septembre 1919** Traité de paix de Saint-Germain-en-Laye signé entre l'Autriche et les Alliés. La double monarchie austro-hongroise est dissoute.
- 27 novembre 1919** Traité de Versailles de Neuilly-sur-Seine signé entre la Bulgarie et les Alliés.
- 21 avril 1920** Traité de Varsovie. Il met un terme à la guerre opposant la Pologne et l'Ukraine, deux États nés de l'effondrement des empires de Russie et des Habsbourg.

- 
- 4 juin 1920** Traité de Trianon. Ce traité signé entre les Alliés et la Hongrie fixe entre autres les frontières de ce nouvel État.
- 10 août 1920** Traité de paix de Sèvres entre les Alliés et l'Empire ottoman, qui est démantelé. La nouvelle Turquie de Mustafa Kemal ne le reconnaîtra toutefois pas.
- 11 août 1920** Traité de paix entre la Lettonie et les Soviétiques. Il met un terme à la guerre d'indépendance des Lettons. La Russie soviétique reconnaît l'indépendance de la Lettonie.
- 14 octobre 1920** Traité de Tartu fixant les frontières entre la Finlande et la Russie soviétique. Quelques mois auparavant, un traité avait été signé dans cette même ville, par lequel la Russie soviétique reconnaissait l'indépendance de l'Estonie.
- 3 décembre 1920** Traité de paix d'Alexandropol. Il met un terme à la guerre entre la Turquie et l'Arménie, deux États issus de l'Empire ottoman.
- 16 mars 1921** Traité de paix de Moscou. Entre la Turquie et la Russie soviétique.
- 18 mars 1921** Traité de Riga. Il met un terme à la guerre entre la Pologne et la Russie soviétique.
- 25 août 1921** Traité de Berlin. Il règle la paix entre l'Allemagne et les États-Unis après le refus par le Sénat américain de ratifier le Traité de Versailles.
- 13 octobre 1921** Traité de Kars. Il fixe les frontières entre la Turquie et les républiques transcaucasiennes d'Arménie, de Géorgie et d'Azerbaïdjan.
- 20 octobre 1921** Traité d'Ankara. Il met un terme à la guerre franco-turque et reconnaît le mandat français sur la Syrie.
- 6 décembre 1921** Traité anglo-irlandais. Il met un terme à la guerre d'indépendance de l'Irlande. Toutefois, il ne fait pas l'unanimité et conduit à la guerre civile irlandaise.
- 24 juillet 1923** Traité de Lausanne. Il règle tous les litiges entre la Turquie (État successeur de l'Empire ottoman) et les Alliés. Il est généralement considéré comme le dernier traité de paix de la Première Guerre mondiale.

RÉFUGIÉS, APATRIDES ET MOUVEMENTS DE POPULATIONS

L'ASBL Mémoire d'Auschwitz propose un large éventail d'expositions itinérantes que les écoles, les centres culturels et autres organismes similaires peuvent emprunter gratuitement. Cet article est issu de l'exposition « Belgique 1914-1945, au cœur de la tourmente ». Il est complété par un catalogue détaillé et une farde pédagogique pour les élèves. Informations et réservations : georges.boschloos@auschwitz.be

→ Réfugiés grecs quittant Smyrne incendiée, en 1922.



© Maurice Branger/Roger Violette/Photo News

Hannah Arendt, politologue et philosophe judéo-américaine, n'y va pas par quatre chemins quand elle parle des minorités plongées dans une position politique éprouvante. « Une fois qu'ils ont quitté leur patrie, ils se sont retrouvés sans patrie ; une fois qu'ils ont abandonné leur État, ils sont devenus apatrides ; une fois qu'ils ont été privés des droits que leur humanité leur conférerait, ils se sont retrouvés sans droits, la lie de la terre. »

Les migrations ont existé de tout temps ; les êtres humains ont été nomades pendant des siècles. À plusieurs époques, de nombreux déplacements de populations sont provoqués, entre autres, par des guerres de religion ou

d'autres événements. Lorsqu'ils n'ont plus de perspectives d'avenir, hommes et femmes quittent leur pays pour tenter de trouver le bonheur ailleurs.

Après l'effondrement de l'Europe à l'issue de la Première Guerre mondiale, des centaines de millions d'Européens ont été affectés, souvent contre leur gré, par des changements de frontière et d'État. Exclues des nouveaux États créés, subissant les changements politiques et démographiques, de nombreuses personnes furent contraintes d'abandonner leur terre.

L'idée de quitter leur pays (où elles vivaient depuis plusieurs générations et où elles avaient construit un avenir pour leurs descendants) n'est pas la seule source

de désarroi des nouveaux groupes de populations ainsi nés (souvent sans l'avoir demandé). Ils sont en effet également confrontés à des difficultés lors de leur arrivée dans leur « nouveau pays d'accueil ». Les habitants des contrées où ils se sont réfugiés n'acceptent pas toujours les « nouveaux venus ». Ils sont souvent rejetés, exclus et marginalisés, aussi bien sur le plan social que juridique. En outre, de nombreux réfugiés ont des difficultés à s'adapter et à s'intégrer dans leur pays d'accueil. ■

Johan Puttemans

Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduit par Ludovic Pierard

Nom et prénom

Classe / Cours

Devoir :

Fait une recherche sur les mots suivants :
(Utilise un dictionnaire, une encyclopédie ou internet.
N'oublie pas de mentionner tes sources.)

- Réfugié
- Migration (immigration, émigration et « transmigrant »)
- Sans-patrie
- Apatridie
- Déplacement de populations
- Minorité

Éventuellement comme devoir à domicile :

Après les avoir recherchés, peux-tu indiquer si tu es d'accord avec les définitions trouvées ?
Note éventuellement ta propre définition et tes remarques ou observations.

Il pourrait être intéressant de discuter ensemble de vos définitions pour parvenir à un consensus.

Attention : les arguments de chacun doivent être entendus et discutés.

Remarques de l'enseignant/e

TRACES DE MÉMOIRE

est une publication trimestrielle de
l'ASBL Mémoire d'Auschwitz

www.auschwitz.be

... PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, PRÈS DE 60 000 JUIFS ONT SERVI DANS LES ARMÉES ALLEMANDES ?

Avec la création de l'Empire en 1871, les Juifs allemands ont obtenu des droits civils. Ils étaient par conséquent tenus de faire leur service militaire et beaucoup ont donc participé à la Première Guerre mondiale. À l'instar des aumôniers protestants et catholiques, des rabbins étaient intégrés à l'armée pour veiller à leur bien-être spirituel. Tout n'était pas rose pour autant et officieusement, mais aussi officiellement, on doutait de la sincérité de l'attachement juif à la patrie allemande. À l'instigation de politiciens antisémites, on procéda à un recensement des Juifs dans les forces armées allemandes fin octobre, dans le but de démontrer que ces derniers ne remplissaient pas leurs obligations à l'égard de la patrie et étaient proportionnellement moins présents dans l'armée. Les statistiques prouvèrent néanmoins le contraire, mais l'enquête ne fut jamais rendue publique. À la fin de la Première Guerre mondiale, toutes sortes de fables circulaient, dépeignant les Juifs comme

des usuriers de guerre, des lâches sans grande valeur et des conspirateurs internationaux responsables de la défaite allemande. Elles posèrent une base solide pour l'antisémitisme de l'entre-deux-guerres.

La persécution des Juifs allemands après la prise de pouvoir par les nazis en 1933 ne fera rapidement plus la distinction entre ceux qui avaient risqué leur vie au service de l'armée allemande et les autres. C'est ainsi qu'Otto Frank, le père d'Anne Frank, a servi en Flandre et dans le nord de la France pendant la Première Guerre mondiale. Un autre exemple tragique est celui de la famille de Gerald M. Friedman. Né en 1921 à Berlin, Friedman s'enfuit à Londres en 1938 et, plus tard, devint un professeur de géologie célèbre aux États-Unis. Deux de ses oncles du côté maternel combattant avec l'armée allemande étaient tombés au front dans le nord de la France. Julius Cohn, né en 1894, était un intellectuel qui s'était engagé volontairement en 1914. Il survé-

cut près de quatre ans dans les tranchées pour être finalement tué le 4 juin 1918. Son plus jeune frère, Max, était âgé d'à peine 19 ans lorsqu'il s'engagea à son tour volontairement en 1916. Il tomba seulement quelques semaines plus tard, lors de la Bataille de la Somme, le 11 juillet 1916. Après sa mort, ses parents reçurent un document stipulant : « Mort pour l'Empereur et l'Empire, la patrie vous est redevable. » Friedman se demandera plus tard, dans ses mémoires, si sa grand-mère y avait repensé lorsqu'elle décéda en 1944, à 77 ans, dans le camp de concentration de Terezin. Toutefois, c'est le plus jeune oncle de Friedman, Willi Cohn, qui connut le destin le plus tragique et le plus ironique. Lui aussi avait servi pendant la Première Guerre mondiale. Il survécut, mais il rentra chez lui en ancien combattant estropié et rendu partiellement aveugle par l'utilisation de gaz de combat. La suite de son aventure s'avère encore plus ironique. Lorsqu'il se réfugia en France après la prise



de pouvoir par les nazis, il ne fut pas reconnu comme réfugié par les Français et fut rapatrié en Allemagne. Justement lui, qui avait été blessé dans les tranchées et était devenu invalide permanent à cause d'une attaque au gaz française. Plus tard, il sera assassiné avec sa femme Thea, asphyxié dans les chambres à gaz d'Auschwitz. Aujourd'hui, les visiteurs des cimetières de la Première Guerre mondiale peuvent voir sur les

tombes allemandes en France des étoiles de David et des inscriptions en hébreu détonner avec les petites croix noires ou grises¹. Chacun doit à chaque fois se demander ce qu'il sera advenu plus tard du reste de la famille. ■

Dominiek Dendooven
Chercheur scientifique
In Flanders Fields Museum
Traduit par Ludovic Pierard

(1) Dans les cimetières allemands situés en Belgique, on a utilisé des pierres tombales couchées, ce qui empêche toute identification de la religion.

La tombe du Juif allemand Julius Weinmann, tombé lors de la Bataille de Messines (7 juin 1917) et enterré dans le cimetière allemand de Wervicq-Sud. ↓



© IFFM

PORTFOLIO

-1- **In Flanders Earth.** La tranche du tronc d'arbre au centre de cette scène, provient du parc du château d'Elverdinge. Ce chêne a été planté vers 1760 et est mort en 1994. Les taches noires sur le bois témoignent d'un bombardement de 1917-18 et sont le résultat de fragments de grenades.

-2- **Gaz !** Après la première attaque au gaz du 22 avril 1915, le gaz toxique était une arme presque banale sur le front occidental. Un masque à gaz offrait une certaine protection, mais il déshumanisait le porteur.

-3- **Dessin à l'encre de Frans Masereel commandé par Carl Seelig.** L'artiste belge Frans Masereel s'est réfugié en Suisse pendant la Première Guerre mondiale. Ce dessin qui date de mai 1918 est dédié à Carl Seelig, premier biographe d'Albert Einstein.

-4- **In Flanders Fields.** Le musée considère le paysage comme le dernier témoin de la Première Guerre mondiale et confronte le visiteur au paysage de guerre de cette époque.

-5- **La guerre (n') est (pas) un jeu d'enfants.** Dans les années précédant 1914, les enfants français apprennent à viser les Allemands aux jeux de tir dans les kermesses.



1 © IFFM



2 © IFFM



3 © IFFM



5 © IFFM



4 © IFFM



© IFFM

6



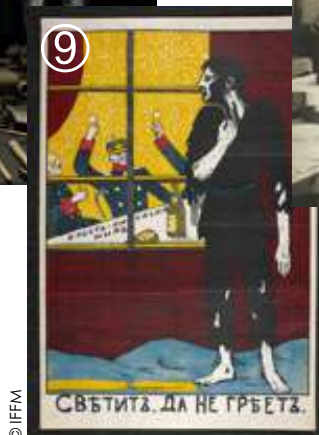
© IFFM

7



© IFFM

8



© IFFM

9



© IFFM

10

-6- **L'armistice.** Le 11 novembre 1918, le journal de gauche français *L'Humanité* célébrait non seulement la nouvelle République allemande, mais espérait également une république universelle.

-7- **Alfred Bastien: L'incendie d'Ypres (huile sur canevas, 116,5 x 191 cm), vers 1920.** Étude pour le tableau panoramique *De Slag aan de IJzer*. L'une des scènes représente l'incendie des Halles aux Draps d'Ypres le 22 novembre 1914.

-8- **La guerre souterraine.** Au début des années 90, une pirogue profonde britannique a été découverte à Boezinge. Un film documentaire de cette découverte est projeté dans l'espace où les objets qui s'y trouvaient sont exposés.

-9- **La paix de Brest-Litovsk.** À Brest-Litovsk, l'Union soviétique et les puissances centrales ont conclu une trêve au début de mars 1918. Cependant, la paix ne met pas fin à la famine pour le fermier russe.

-10- **La grippe espagnole.** À la fin de la Première Guerre mondiale, une grave épidémie de grippe se déclara dans le monde entier. On pensait à tort que la grippe était originaire d'Espagne. Elle frappa en trois vagues. Finalement, il y eut plus de victimes que pendant la guerre, également dans des pays neutres, comme ici à Rotterdam (Pays-Bas).

Dans cet article nous confrontons deux monuments qui dénoncent un fait similaire : une attaque aux gaz toxiques. Indépendant de l'interprétation historique, vous découvrirez également comment cette « représentation imaginaire » a été traitée. Le texte offre la possibilité de regarder de plus près nos propres monuments locaux et de réfléchir à des questions telles que : Qu'est-ce qui est commémoré ? Quel message cette image transmet-elle ? Le but du questionnement à la fin de cet article est d'alimenter une discussion.

HALABJA

Du 15 au 19 mars 1988, l'armée irakienne a lancé une vaste attaque au gaz toxique contre la ville irakienne de Halabja, sur ordre de son président, Saddam Hussein. Cette attaque a eu lieu pendant la guerre entre l'Irak et l'Iran. Plus de 5 000 civils ont été tués. À cette époque, la ville était contrôlée par des unités de l'armée iranienne et des insurgés irako-kurdes.

Selon des témoins oculaires, 14 attaques aériennes ont eu lieu au total, composées chacune de 7 à 8 avions. Lors de l'explosion, des nuages de 50 mètres de haut se sont formés. La couleur de ces nuages évoluait du blanc au noir et au jaune. Parmi les gaz utilisés, il y avait

probablement du sarin (gaz neurotoxique qui mène à la paralysie, la dose mortelle pour un être humain est inférieure à un milligramme), du gaz moutarde (liquide qui provoque la formation de cloques) et du tabun (qui s'attaque au système nerveux et respiratoire) et du VX (gaz neurotoxique le plus puissant). Les pays occidentaux sont également responsables de cette situation, car c'est eux qui ont fourni les matières premières nécessaires à la production du gaz toxique. Par exemple, le Néerlandais Frans van Anraat a été condamné le 23 décembre 2005 par le tribunal de La Haye pour complicité de crimes de guerre.

COMMENT LIRE UN MONUMENT



© IFFM

↑ Le 16 mars 1988, Omar, l'une des nombreuses victimes avec son fils nouveau-né. L'image du père et de l'enfant est devenue l'une des icônes de l'attaque aux gaz toxiques. Le journaliste de guerre turc Ramazan Ozturk a intitulé cette photo « Témoin silencieux ».

↓ Halabja



© IFFM

↓ Teheran (Iran)



© IFFM



© IFFM

↑ On retrouve cette statue dans les jardins de l'OPCW (l'organisation qui défend l'utilisation d'armes chimiques) à La Haye.

Ali Hassan al-Majid, le neveu de Saddam Hussein, était, entre autres, ministre de la Défense sous son régime. Il a été rendu responsable de l'attaque au gaz toxique. L'homme a été surnommé « Ali le chimique » à cause de cette attaque. Le 17 janvier 2010, il a été condamné à mort par la Haute Cour irakienne. L'exécution a eu lieu le 25 janvier 2010.

Lors d'un tribunal spécial, Tariq Aziz, l'ancien ministre des Affaires étrangères d'Iraq, a déclaré que l'attaque n'avait pas été commise par l'Iraq, mais par l'Iran. Lui aussi a été condamné à mort par la Haute Cour irakienne. Il meurt cependant en prison le 5 juin 2015.

En signe de la réconciliation franco-belgo-allemande, il fut décidé de placer un nouveau monument. Le 25 juin 1961, la « croix de réconciliation » a été inaugurée.

Le 28 avril 1929, une statue à la mémoire des victimes de la première attaque au gaz a été inaugurée.



© IFFM

STEENSTRATE

Le 28 avril 1929, en présence du roi Albert à Steenstrate, un monument aux victimes de la première attaque au gaz fut dévoilé. Il représentait un soldat qui, debout devant une croix, touché par le gaz, porte les deux mains à la gorge, alors que deux autres soldats ont déjà été touchés mortellement.

Le 8 mai 1941, le monument fut détruit par les Allemands qui occupaient le pays.

Plus tard, un autre monument a été érigé, une croix en bois, qui n'a plus été touchée par les Allemands. ■

Wouter Sinaeve

Chercheur éducatif
In Flanders Fields Museum



© IFFM

QUESTIONNEMENT

En vue d'une éventuelle réconciliation, ne serait-il pas mieux de remplacer le monument à la mémoire des victimes par une imagerie plus neutre que celle d'Omar et son fils ?

LA NAISSANCE DE LA CASERNE MILITAIRE À ZASOLE

La ville polonaise d'Oświęcim est connue dans le monde entier sous son nom allemand : Auschwitz. Ce que de nombreux visiteurs du camp de concentration oublient, c'est qu'Oświęcim est riche d'une histoire longue, intéressante et parfois tumultueuse.

Dès la fin du 12^e siècle, le Comté d'Oświęcim se voit octroyer des privilèges urbains et commence à se développer rapidement ; en 1315, il devient un Duché indépendant. Son essor économique attire des Polonais, des Allemands (qui germanisent le nom de la ville en Auschwitz), mais aussi des Juifs (qui utilisent le terme yiddish *אשפעצין*, ou « Oshpetsin »). Une cohabitation teintée de tolérance permet à chacun d'y vivre dans une certaine quiétude.

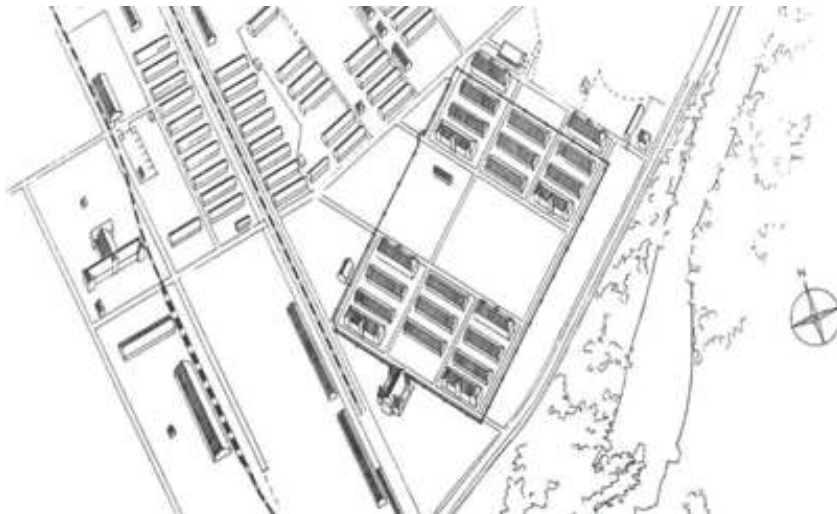
Dans cette rubrique, nous retracerons l'histoire de la naissance de la caserne militaire d'Oświęcim et nous expliquerons comment l'endroit a vécu la fin de la Première Guerre mondiale.



← On voit clairement sur le plan qu'Oświęcim (Auschwitz) se situe à proximité des trois frontières.

Soldats polonais à Zasole (1935). ↓





↑ Les nazis découvrent les anciens baraquements de l'armée polonaise au printemps 1940.

En 1772, lors de la première Partition de la Pologne (voir notre article dans le n° 27 de *Traces de mémoire*, mars 2018), Oświęcim est annexée à l'Empire des Habsbourg et prend le nom d'Auschwitz. La ville est rattachée au Royaume de Galice et de Lodométrie, un protectorat autonome de l'Empire d'Autriche. L'allemand devient la langue officielle de l'administration.

Après les expéditions militaires napoléoniennes naît l'Empire d'Autriche, comprenant toujours Auschwitz. Les changements de frontière décidés au Congrès de Vienne (1815) placent la ville au carrefour de trois pays : l'Empire d'Autriche, le Royaume du Congrès (Pologne sous la domination du Tsar de Russie) et le Royaume de Prusse. Lors de la guerre austro-prussienne (1866), Auschwitz devient le champ de bataille d'un affrontement entre les deux pays. Après la victoire autrichienne, l'armée prussienne se retire de la ville. En 1867, Auschwitz tombe sous la coupe

de la double monarchie austro-hongroise. Jusqu'en 1918, l'Empereur d'Autriche-Hongrie porte le titre de « Duc d'Auschwitz ». En 1889, un bureau de l'émigration ouvre dans la ville pour les personnes qui souhaitent émigrer aux États-Unis.

Au cours de la Première Guerre mondiale, une Haute École est fondée à Auschwitz et, en 1916, un camp de baraquements est construit pour les ouvriers immigrés dans la banlieue, à Zasole. Il est relié à l'Allemagne par une voie de chemin de fer directe. Il était prévu d'y installer un bureau de l'emploi et un poste de contrôle militaire. La Deuxième République de Pologne proclamée en 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale, possède de nouvelles limites territoriales claires. La ville redevenue Oświęcim n'est plus située sur la frontière et la caserne perd son rôle originel de bureau de l'emploi. Les bâtiments sont évacués et restent vides pendant un certain temps.

Source :

VAN PELT, R.J. & DWORK, D.
Auschwitz – van 1270 tot heden
Amsterdam ; Uitgeverij Boom, 1997



↑ Oświęcim (Auschwitz) fait partie de la voïvodie (province) de Cracovie.

L'armée polonaise, reconstituée, jette son dévolu sur les baraquements en briques inoccupés pour y abriter un régiment d'artillerie. Cette caserne militaire sera transformée en camp de concentration par les nazis en 1940. ■

Johan Puttemans

Coordinateur pédagogique
ASBL Mémoire d'Auschwitz
Traduit par Ludovic Pierard



UNE VISITE DE CLASSE AU MUSÉE IN FLANDERS FIELDS



© IFFM

In Flanders Fields est un musée interactif, ce qui signifie que le visiteur détermine lui-même en grande partie ce qu'il entendra ou verra. Chaque visite est une expérience individuelle, que chacun vivra différemment. De plus, le musée utilise fréquemment des applications interactives, des films et des sons.

Vous sentirez qu'il y règne un certain calme, que nous vous demandons expressément de respecter. Nos collaborateurs veillent étroitement à préserver cette ambiance. La meilleure façon d'assurer une visite réussie du musée est de laisser aux élèves la possibilité de le découvrir par eux-mêmes, que ce soit

en leur confiant une mission ou non. Le service éducatif a développé à cet effet des fiches de travail qui peuvent être photocopiées librement. Elles pourront servir aux élèves de fil conducteur dans leur visite pour les « ouvrir » à la totalité de l'histoire muséologique. Vous n'y trouverez aucune question testant les connaissances. C'est un choix que nous avons posé délibérément après avoir constaté que ce type de question incite à se contenter de copier les réponses. Le paquet éducatif inclut une ample description des différents « parcours » du musée. Il nous semble indiqué d'informer brièvement les élèves avant la visite du musée pour qu'ils sachent à quoi s'attendre.

Informations et réservations :
flandersfields@ieper.be



SINGE DRAME EN DEUX ACTES

Thierry De Win

Né en 1955

Père de trois garçons.

Professeur de français et d'arts d'expression.

Membre de la Commission Pédagogique de Mémoire d'Auschwitz ASBL.

Partenaire de projets au Centre Communautaire Laïc Juif David Susskind.

Membre du Collectif belge pour la prévention des génocides et la lutte contre le négationnisme.

Auteur de *Terre Glaise, Singe, Terre Mère* et *Orages*, publiés aux éditions Stellamaris (Brest).

Auteur de *Amahano ?*, joué au CCLJ en mai 2017 en hommage aux Tutsi assassinés au Rwanda.

Metteur en scène de *Elle racontera notre histoire*, joué au CCLJ en mai 2018, un témoignage portant sur le génocide des Tutsi au Rwanda.



Enfermé (de gré, de force ?) dans une chambre sommairement meublée (dans un home, un hôpital, un asile ?), un personnage soliloque avec pour seul témoin... un singe en peluche. Il évoque à la façon d'une mélopée son vécu (passé, présent, futur ?) d'enfant caché, la rafle, son hébergement douloureux au sein d'un rude orphelinat, ses désirs d'évasion, ses rêves, ses obsessions et ses angoisses. Le récit, présenté en deux actes, est construit à partir des audaces permises par la métaphore de « la tache jaune » associée à celle de « la coupure » : il conduira l'enfant au singe à comprendre et à surmonter une histoire qui ne lui appartient pas et qui n'aura de cesse de l'exclure.



BULLES DE MÉMOIRE

Concours BD pour les élèves du secondaire

VARIA

Une manière originale et pluridisciplinaire d'aborder les deux Guerres mondiales...

L'Histoire et le 9^e Art font souvent bon ménage. Voilà pourquoi le **War Heritage Institute**, dont l'une des missions est la transmission de la Mémoire, propose un grand concours de création de bandes dessinées aux élèves du secondaire.

Ce concours a été initié en France dès 2014 par l'Office national des anciens combattants et victimes de guerre (ONACVG).

Depuis 2017, l'ONACVG a décidé dans la perspective des commémorations de la fin de la Première Guerre mondiale, de s'associer avec des partenaires belges et allemands, à savoir le WHI et le *Volksbund Deutsche Kriegsgräberfürsorge* pour ouvrir le concours aux jeunes de Belgique et d'Allemagne.

Un concours pour qui ?

Le concours s'adresse tant aux groupes de minimum 4 personnes (classes, mouvements de jeunesse, accueil extrascolaire...) qu'aux candidats libres (individuel ou collectif, jusqu'à 3 participants).

Un concours pourquoi ?

Le sens du concours est d'initier une réflexion et développer une création sur une thématique liée au travail de mémoire.



↑ « Deuxième génération : ce que je n'ai pas dit à mon père » du dessinateur Michel Kichka.

Plus d'informations

Le règlement du concours, un descriptif plus détaillé et des fiches pédagogiques thématiques seront envoyés à chaque participant qui s'inscrit avant le 15 mars 2019. Questions et inscriptions : reservation@whi.be

Un timing précis pour coller aux commémorations de 2018...

Grace au soutien de Démocratie ou Barbarie (Fédération Wallonie-Bruxelles), le concours **Bulles de Mémoire** a débuté ce 1^{er} octobre 2018. Les personnes désireuses à participer doivent se faire connaître en envoyant leur nom, prénom, coordonnées complètes ainsi que la catégorie dans laquelle elles désirent s'inscrire et le nombre de participants (individuel ou collectif), avant le vendredi **15 mars 2019** par mail à : reservation@whi.be

Les projets devront être rentrés pour le **27 mai 2019**. Un jury de spécialistes issus de différents domaines se réunira en juin pour attribuer les prix. Ceux-ci seront remis lors d'une cérémonie officielle qui se tiendra au Musée royal de l'Armée de Bruxelles en novembre 2019.

« Après la guerre : se reconstruire », une thématique de circonstance en 2018-2019...

2018 verra fleurir une série d'événements pour commémorer la fin de la Première Guerre mondiale. Dans ce contexte, le thème retenu pour cette première édition du concours est : « Après la guerre : se reconstruire ». Les participants ont le champ libre pour aborder le concept de paix et de pacification entre les peuples et les nations dans le cadre des deux Guerres mondiales.

L'histoire peut se dérouler aussi bien pendant la guerre (souvenir immédiat) qu'après la guerre (souvenir à court, moyen ou long terme). Ce peut être un événement, une rencontre, un sentiment (amitié, peur, courage), un traumatisme... À partir de là, les participants sont libres de réaliser l'histoire de leur choix.

Le 21 septembre a eu lieu l'ouverture de l'exposition temporaire « Au-delà de la Grande Guerre ». Les visiteurs retournent à la période qui suit immédiatement la fin de la Première Guerre mondiale. Le service éducatif du War Heritage Institute offre un éventail d'options pédagogiques dans le cadre de cette exposition temporaire. Des visites guidées et libres sont disponibles. Des guides expérimentés accompagnent les élèves pendant une heure et demie. Bien évidemment, ils s'adaptent au public. Les groupes sont limités à 15 élèves.

Des visites libres sont également possibles, mais afin de tirer le maximum de votre visite, nous vous conseillons d'utiliser les instruments suivants :

* Pour l'enseignement primaire : le livre-jeu « Au-delà de la Grande Guerre : L'exposition en compagnie de Whisky », une histoire racontée par notre mascotte.

* Un riche dossier pédagogique proposant des pistes d'exploitation « avant, pendant et après » la visite de l'exposition.

Pour plus d'informations :

www.warheritage.be
reservation@whi.be

AU-DELÀ DE LA GRANDE GUERRE

Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire

21/09/2018 - 22/09/2019

War Heritage Institute

AU-DELÀ DE LA GRANDE GUERRE

Belgique 1918-1928

21/09/2018 > 22/09/2019

Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire

Part du Cinquantenaire 3 1000 Bruxelles
www.warheritage14-18.be

POUR UNE PRISE DE CONTACT

ASBL Mémoire d'Auschwitz -
 Fondation Auschwitz
 Rue aux Laines, 17 bte 50 - 1000 Bruxelles

Tél. : 02 512 79 98
 Fax : 02 512 58 84

info@auschwitz.be
www.auschwitz.be

Publication réalisée grâce au soutien de

Directeur de la publication : Henri Goldberg
Rédacteurs en chef : Frédéric Crahay, Johan Puttemans
Secrétaire de rédaction : Georges Boschloos
Comité de rédaction : Marjan Verplancke, Thierry De Win, Yves Monin, Jean Cardoen, Yannik van Praag
Graphiste : Georges Boschloos
Imprimeur : EVM Print



SPF Sécurité Sociale
 Services des
 Victimes de la Guerre



Banque Nationale
 Banque Nationale